

Radio-Canada présente...

Number 79, January 1975

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/51381ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1975). Review of [Radio-Canada présente...] *Séquences*, (79), 45–47.



1



2



3



4

À LA TÉLÉVISION DE
RADIO-CANADA



5

- 1. - Luke la main froide ● 2. - Quatre Nuits d'un rêveur ● 3. - Sentimentalement vôtre
● 4. - Szinbad ● 5. - Les Dernières Fiançailles

LUKE LA MAIN FROIDE

le jeudi 30 janvier à 19 h 30

Présenté en 1967, *Cool Hand Luke* contribua pour beaucoup à établir l'image cinématographique de Paul Newman et à consolider son statut de vedette. Le rôle de Luke le rebelle, emprisonné pour un délit mineur dans un bagne du Sud, lui allait en effet comme le gant proverbial et il sut en rendre avec saveur les aspects frondeurs comme les côtés pathétiques. L'esprit d'indépendance du dit Luke lui vaut d'abord l'hostilité de ses co-détenus aussi bien que l'attention particulière des gardes. A tel point d'ailleurs que le traitement spécial qu'il reçoit finit par faire de lui un héros aux yeux de ses compagnons, surtout après quelques tentatives d'évasion durement sanctionnées. A travers l'histoire de Luke, on fait la découverte d'un régime pénitentiaire fort particulier (déjà décrit par Mervyn LeRoy dans les années 30 avec *I Am a Fugitive from a Chain Gang*), régime destiné à satisfaire les instincts totalitaires de certains bien plus qu'à favoriser la réhabilitation des prisonniers. Dans ce monde dur, les affrontements sont brutaux de part et d'autre, mais le réalisateur, Stuart Rosenberg, mieux inspiré que d'habitude, a su trouver l'équilibre voulu dans un travail de stylisation aux détails symboliques bien imaginés. La force d'impact du film en acquiert une qualité de réflexion critique qui rehausse l'aspect fruste des situations. Newman est par ailleurs entouré d'une distribution solide où l'on remarque George Kennedy en bagnard et Strother Martin dans le rôle du directeur de la prison.

SZINBAD

le dimanche 16 février à 23 h

Que restera-t-il à la télévision de cet exercice de haute voltige cinématographique où la couleur, chaude, tactile, sensuelle, a un rôle si important à jouer ? Porté par la beauté des images, le spectateur en salle pouvait s'abandonner avec un certain plaisir à un flot de pensées point souvent cohérent, évoquant le délire d'un agonisant. Quoiqu'il en soit de son effet sur le petit

écran, le film présente un double intérêt, sociologique et esthétique. Il est curieux de voir qu'une oeuvre qui chante de façon si lyrique la jouissance individualiste de la vie, qui décrit avec minutie les délices d'un repas gastronomique, qui s'attarde avec délectation au temps perdu, au temps gaspillé, ait été réalisée en pays socialiste et cela sans qu'on puisse déceler, sinon dans la nostalgie du ton et l'amertume de la conclusion, un élément de critique, encore moins de blâme. Le Szinbad du titre n'est point le célèbre marin des *Mille et une nuits*, mais un don juan de village au tournant du siècle et ses voyages se font de boudoir en boudoir à la recherche d'un idéal romantique fugitif. Sujet curieusement désuet, croirait-on, dans une Hongrie tournée vers un avenir collectiviste; et pourtant le soin apporté à chaque image de ce tableau, le luxe des moyens déployé dans cette évocation d'une époque dépassée laisse pantois. Et comme cette ode sensualiste à la vie arrive comme une saillie, sans qu'on ne connaisse rien d'autre de son auteur, il faut bien se contenter pour le moment de constater sa beauté, sa complexité et même son apparence gratuite, en attendant d'autres oeuvres du même cinéaste pour mieux en saisir les lignes de force.

QUATRE NUITS D'UN RÊVEUR

le dimanche 23 février à 23 h

Réalisé en 1971, ce film de Robert Bresson a mis un certain temps à nous parvenir et il accéda à la télévision quelques jours seulement après sa première présentation en salle. La cote commerciale de Bresson n'est décidément pas à la hausse dans nos milieux et l'on peut se demander quand et dans quelles conditions nous verrons *Lancelot du Lac* ? Quoiqu'il en soit, notons que *Quatre nuits d'un rêveur* est, comme *Une Femme douce*, l'adaptation d'une nouvelle de Dostoïevsky. Ce n'est pas la première fois d'ailleurs que cette oeuvre, *Les Nuits blanches*, est portée à l'écran; à la fin des années 50 en effet, il y eut une transposition italienne signée Luchino Visconti et une version russe d'Ivan Pyriev. A défaut d'originalité dans le choix du sujet, le réalisateur s'est repris dans le traitement. Le style de jeu (ou de non-jeu) particulier que Bresson impose à ses

interprètes, choisis comme d'habitude en dehors de la profession, contribue assez efficacement à la création d'un climat onirique approprié. Quant à la transposition dans un Paris contemporain, il s'agit d'une localisation plus poétique que réaliste. Les lumières de la nuit, les bateaux-mouches sur la Seine, les cafés bruyants restent assez étrangers à cette histoire d'amour d'un autre âge, au caractère de romantisme feutré. On peut être d'accord avec les critiques qui trouvent que c'est là le plus artificiel et le moins satisfaisant des films de Bresson, mais l'on doit reconnaître l'élégance et la délicatesse de cet exercice de style anachronique et gratuit. De toute façon, aucun film de cet auteur ne peut vraiment laisser le cinéphile indifférent.

SENTIMENTALEMENT VÔTRE

le jeudi 27 février à 19 h 30

Devenu célèbre grâce à quelques suspenses chargés d'atmosphère (*Odd Man Out, The Fallen Idol, The Third Man*), Carol Reed ne semblait pas à première vue le candidat idéal pour porter à l'écran la comédie délicate, tout en nuances, de Peier Shaffer, *The Public Eye*. Il faut croire qu'il n'est pas bon de trop vouloir catégoriser les réalisateurs, car le film est véritablement charmant. Le producteur a eu la bonne idée de confier au dramaturge lui-même le soin de construire le scénario et celui-ci a pu veiller à ce que la fragilité de sa pièce ne souffre pas de transpositions arbitraires. Il a ajouté à des échanges verbaux marqués au coin d'un esprit satirique des scènes de plein air pleines de fantaisie et quasi muettes tournées dans les rues et parcs de Londres. Et cette histoire de mari jaloux qui engage un détective pour prendre en filature sa jeune épouse primesautière prend des aspects tout neufs de fable désinvolte. L'on découvre que le mari jouait les Pygmalion avec une suffisance un peu trop marquée bien qu'inconsciente, sans se soucier de respecter les goûts d'une compagne aimante mais se sentant trop brimée. Aucune lourdeur n'est ressentie dans le traitement et le personnage pittoresque du détective ajoute par ses excentricités bénignes et sa joie de vivre à l'atmosphère euphorique de l'ensemble. Le compositeur

John Barry a conçu un thème musical lancinant et romantique qui berce agréablement les images et contribue à donner au film un petit air poétique non négligeable. Les trois personnages autour desquels est centrée l'intrigue ne sauraient être plus disparates et en même temps mieux accordés. Michael Jayston incarne à merveille le gentleman cultivé, réservé et quelque peu pédant alors que Mia Farrow mêle une grâce mutine à une secrète mélancolie et que l'Israélien Topol joue avec un don d'exubérance sympathique.

LES DERNIÈRES FIANÇAILLES

le jeudi 27 mars à 19 h 30

Enfin le très beau film de Jean-Pierre Lefebvre sera soumis à l'appréciation du vaste public qu'il mérite et qui saura être sensible, espérons-le, au charme paisible de son sujet. La simple histoire des dernières heures d'Armand et Rose Tremblay, couronnant cinquante années de tendresse commune, devient en effet grâce au traitement du cinéaste un lumineux poème où des valeurs de vie trop souvent négligées au cinéma reprennent la place d'honneur. Si le tableau apparaît quelque peu idyllique, on n'y trouve pourtant aucune mièvrerie. Les gestes de chaque jour s'y révèlent transformés par la charge d'amour qui anime l'oeuvre et les images se déroulent d'une seule coulée en une fluidité lyrique tempérée de discrétion et de respect. J. Léo Gagnon et Marthe Nadeau incarnent, c'est peu dire, avec une vérité admirable les deux vieillards parvenus au sommet d'une union si naturellement épanouie que les termes les plus anodins arrivent à en exprimer la profondeur. Aucune faille ne se remarque dans le déroulement du film et même si la fin étonne par son apparente naïveté, on en admet facilement la place et l'intention. Dans le contexte du cinéma québécois actuel partagé entre la revendication, l'érotisme et la grosse farce, *Les Dernières Fiançailles* occupent une place à part où ne les rejoint guère que la *Tendresse ordinaire* de Jacques Leduc. Ce chant d'amour, où les valeurs traditionnelles ne sont nullement vilipendées ou ridiculisées mais présentées comme composantes de la trame d'une vie, interpelle par sa beauté même et sa sérénité.

Robert-Claude Bérubé